

Études littéraires africaines

Editeur malgré lui...

Ken Saro-Wiwa



Numéro 13, 2002

Ken Saro-Wiwa

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041802ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041802ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saro-Wiwa, K. (2002). Editeur malgré lui... *Études littéraires africaines*, (13), 39–42. <https://doi.org/10.7202/1041802ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

EDITEUR MALGRÉ LUI...

Mes premiers contacts avec l'édition datent de mes 14 ans au lycée d'Umuahia au Nigeria. Entre trois et cinq matinées par semaine j'étais dispensé des travaux ménagers et manuels pour me consacrer aux fonctions de copiste du petit journal de notre résidence, Le Pionnier.

Chaque résidence du lycée produisait un journal par session, en un seul exemplaire manuscrit, publié dans un gros cahier à l'épaisse couverture. Le journal avait un comité de rédaction, un rédacteur en chef, un adjoint, des graphistes, et un copiste qui devait être un élève de seconde, à la belle écriture lisible. J'eus la chance d'être choisi parmi les dix élèves de ma classe en septembre 1955. D'abord il était plus agréable d'écrire dans le confort de notre foyer que d'arranger les massifs ou de tondre le gazon. Ensuite, je n'avais rien à faire tant que le rédacteur en chef et son adjoint n'avaient pas décidé ce qu'ils allaient publier. Cela me laissait le temps de lire et d'étudier.

Etre le copiste voulait dire que je devais tout lire, nouvelles, essais, histoires drôles et poèmes, avant de les transcrire avec grand soin dans le journal lui-même. Clarté et précision étaient primordiales dans mon travail : ce furent mes premières leçons de correction d'épreuves. De plus je me familiarisais avec de nombreux genres littéraires, à l'exception du roman.

Dans les sept ans de mon séjour au lycée, je devins rédacteur en chef du Pionnier et membre du comité de rédaction du journal du lycée, qui était imprimé. Je reçus aussi une nouvelle formation à l'édition quand je me retrouvais rédacteur de l'hebdo du lycée qui était lui aussi manuscrit. Certaines semaines, il y avait si peu de copies qu'il me fallait tout écrire moi-même !

Il ne reste pas d'exemplaires du Pionnier et du Times d'Umuahia, mais des exemplaires du journal du lycée, The Umuahian sont encore consultables. En les regardant aujourd'hui, je pense que nous ne nous en sortions pas si mal que ça...

Etudiant à Ibadan en 1962, déjà au fait des subtilités de l'édition des journaux universitaires, je devins rédacteur du Mellanbite, le journal de notre cité et de The Horizon, le journal du département d'anglais. Je ne m'occupais pas seulement de la rédaction, mais aussi de la publication. A Umuahia, l'argent n'était pas un problème. Le journal de la résidence ne coûtait pas cher. Il nous fallait de l'encre, une gomme, des plumes et tout cela nous était fourni par l'intendant. Les journaux du lycée étaient pris en charge par l'administration et je n'avais besoin que de papier brouillon que je fournissais. A Ibadan, l'argent devint un problème, mais je réussis à éditer les deux journaux avec l'aide du responsable de la cité ou du département.

Je ne songeais pas à l'édition pendant les vingt années suivantes. En 1971, en tant que Commissaire à l'information et à l'intérieur de l'Etat des rivières, je m'occupais du supplément du journal du gouvernement, mais j'en restais à des questions de politique éditoriale : je n'avais rien à voir avec la rédaction et je n'avais pas à me soucier des difficultés de l'édition. Le virus de l'édition me reprit en 1984, ou vers cette date, à la lecture d'un article écrit par un univer-

sitaire, Funso Aiyejina, sur la poésie de la guerre civile. L'article ne mentionnait pas les poèmes que j'avais écrits sur la guerre dans *Black Orpheus* ou ailleurs. Je décidais qu'il me fallait préparer un recueil de mes poèmes et repris contact avec Longman qui avait publié deux de mes livres d'enfant en 1973. Un jeune éditeur me dit que leur maison ne serait sans doute pas disposée à publier un recueil de poésies. Nouvelles et pièces de théâtre n'avaient pas non plus la cote, mais un roman aurait sans doute un meilleur accueil. Je ne pris même pas la peine de leur envoyer mes textes. Fort de mes expériences d'éditeur étudiant, je fis évaluer mes textes par un critique de mes amis. Quand cela fut fait, je pris contact avec un autre ami maquettiste et suggérais une couverture. Je demandais un ISBN à la Bibliothèque nationale : c'est ainsi que je lançais *Saros international*.

J'allais souvent à l'époque en Grande-Bretagne et je décidais d'imprimer mon *magnum opus* là-bas, chez un célèbre imprimeur. J'obtins un devis auquel je ne compris que la somme demandée. J'acceptais le prix, envoyais le manuscrit et peu après j'avais mon recueil, *Songs in Time of War*, imprimé. Les erreurs que je fis avec cette édition sont un secret : les mœurs de la profession m'empêchent de les divulguer...

Préparer cette édition me fit songer à tous les manuscrits que j'avais empilés dans mes tiroirs quand je m'étais lancé dans les affaires en 1973 pour arriver à joindre les deux bouts. Il y avait mon roman, *Sozaboy*, quelques pièces, et un journal de la guerre civile. Ils en étaient restés à des stades divers d'achèvement. C'était le moment de les ressortir ! Comme homme d'affaires, j'avais fait tout ce que je pouvais et je voyais bien que l'économie nigériane allait dans le mur. Je résolus de revenir à mon premier amour : l'écriture. Tous les manuscrits sortirent et peu de temps après, *Sozaboy* était en route pour l'éditeur Longman. J'attendis un an, mais les rapports de lecture ne venaient toujours pas. Cela fut un élément de plus pour me lancer moi-même dans l'édition. S'il me fallait attendre aussi longtemps, jamais mes tiroirs ne seraient vides. La seule solution était que je devienne mon propre éditeur !

Je n'ignorais pas que cette pratique est considérée avec condescendance. Mais j'étais prêt à prendre le risque. Cependant, en faisant cela, je ne voulais pas le faire à l'économie...

Ma surprise face au devis de l'imprimeur montrait bien que je n'y connaissais rien en matière d'édition. Quelques coups de fil à Londres m'orientèrent vers le *Book Trust* et vers les formations qu'il organise sur l'édition. C'est ainsi que peu de temps après, je me retrouvais le plus vieil étudiant dans leur cours accéléré sur l'édition. Après quelques formations, j'en savais assez pour me lancer dans la voie ardue de l'édition. A la fin de mon dernier cours en 1986, j'avais publié mon roman *Sozaboy* et un recueil de nouvelles *A Forest of Flowers*. Le fait que *Sozaboy* reçut une mention au *Prix Noma* sur l'édition en Afrique en 1987, et que *A Forest of Flowers* fut retenu dans la sélection pour le *Prix littéraire du Commonwealth*, montrait bien que je ne m'étais pas trompé en publiant ces deux livres.

Les cours m'avaient appris que l'édition est en grande partie une affaire de

marketing et qu'un amateur de livres un rien cultivé, avec quelque compétence commerciale, de l'argent et de l'audace pouvait fort bien s'en tirer ! J'en restais à ma décision de m'autoéditer, tout en sachant bien que la fiction, qui seule m'intéressait, était sans doute, en termes éditoriaux, la moins rentable !

Une autre raison pour laquelle je m'entêtais dans ma décision était le peu d'intérêt que les éditeurs anglais montraient pour la littérature africaine. Tout ce qui se passait dans l'édition anglaise témoignait du fait que si la littérature africaine voulait survivre, il fallait qu'elle soit éditée par des Africains.

Ma décision prise, vinrent les problèmes : comment faire entrer mes livres au Nigeria ? Il me fallait une licence d'importation et en tant qu'homme d'affaires, je savais que mes livres risquaient de ne jamais pouvoir franchir la douane. Pendant que j'essayais d'obtenir ma licence, je cherchais aussi à trouver un distributeur en Grande-Bretagne : je dirai simplement que chaque distributeur de livres africains avec qui j'ai eu affaire pendant 5 ans s'est retrouvé en faillite : les pertes que j'ai dû assumer sont un autre de mes secrets professionnels...

En 1987 il devint possible d'envoyer des livres au Nigeria sans licence d'importation. Mais une fois les livres dans le pays, les problèmes de distribution se posaient : les librairies universitaires, les supermarchés, les boutiques d'aéroport, et la vente directe étaient les seules possibilités. Le marketing direct d'un éditeur avec six livres à son catalogue était hors de question. Le coût d'un véhicule seul suffisait à exclure cette option. Les librairies universitaires, à l'exception de celle de Lagos, étaient bonnes à rien ; les boutiques d'aéroport ne payaient pas. Les supermarchés étaient fiables, mais il est difficile de les convaincre de vendre régulièrement des livres. Au bout du compte, je dus m'en remettre à des éditeurs plus anciens que moi dans le métier. La plupart ne voulaient rien avoir à faire avec moi. Au moment où j'écris j'ai trouvé un accord avec Heineman Nigeria, mais je présume que cet accord est le fruit de mes relations personnelles avec leur directeur. Un rayon de soleil dans les nuages ! Un autre rayon de soleil a été la création de ABC, le collectif africain de distribution grâce aux efforts de Hans Zell et de ses collègues africains. ABC peut aujourd'hui fournir régulièrement les bibliothèques et les spécialistes en Europe et en Amérique, voire dans le reste de l'Afrique.

Hormis la distribution, d'autres problèmes se posaient. Je ne pouvais pas vraiment me considérer comme un éditeur si je ne publiais que mes propres textes. Je me mis donc en quête de manuscrits. Le Nigeria a pléthore d'écrivains qui se plaignent du manque d'éditeurs. Le reproche est bien fondé. Les maisons plus anciennes ne publient pas autant de littérature qu'elle le devraient. Dans certains cas, le staff est mal formé. Mais d'un autre côté, les bons manuscrits sont rares. Je n'ai trouvé que quelques textes publiables. Peut-être n'ai-je pas suscité l'intérêt des écrivains les meilleurs, mais il faut quand même constater cet état de fait. Les deux titres que j'ai déjà publiés ont tous deux reçu des prix. Je continue à chercher de nouveaux titres pour enrichir mon catalogue. En 1988, je compris que je ne pourrai plus imprimer en Grande-Bretagne et je me mis à rechercher des professionnels nigériens : maquettistes, illustrateurs (pour les couvertures et les livres d'enfants), correcteurs d'épreuves et imprimeurs. Les deux

premiers métiers étaient bien représentés, mais les correcteurs d'épreuve étaient une espèce inconnue et les imprimeurs donnaient beaucoup de souci ! Ils sont accablés de problèmes, manquent de pièces de rechange et d'ouvriers qualifiés. Ils ne peuvent tenir les délais. Ceux qui en sont capables vous ruinent ! Aussi nous sommes devenus une entreprise artisanale ! Nous composons à la maison, nous employons des maquettistes freelance, nous achetons le papier, les films et nous nous battons avec les imprimeurs pour obtenir un résultat acceptable. Et quand le livre arrive sur le marché, va-t-il se vendre ? Seulement s'il est au programme et devient obligatoire. Mais si tel est le cas, gare aux pirates ! S'il n'est pas au programme, et n'a aucune chance d'y être dans un délai de cinq ans, vous avez peu de chances de jamais rentrer dans vos fonds ! Un livre est cher, un livre de poche coûte cinq pour cent du salaire d'un cadre, et dans une économie chaotique, les livres ne sont pas en tête des priorités d'achat ! Et de toute manière les romans ne vont jamais se vendre par dizaines de milliers !

Après tout ce que je viens de dire, il peut sembler un rien pervers que je continue à publier des livres ! Certes ! Mais ce n'est sans doute pas la chose la plus folle que j'ai faite dans ma vie ! En 1991 j'ai publié huit titres, dont sept de moi : quel autre éditeur aurait fait autant pour moi ?

Et tout n'est pas perdu. Certains des titres ont fini par être au programme. Cela nous donne la possibilité au bout du compte de récupérer une partie de notre mise. Mais le plus important est que les idées contenues dans les livres commencent à prendre. Ce qui est après tout la raison qui fait que l'on publie des livres.

L'autoédition m'a aussi aidé dans la lutte pour les droits des minorités opprimés du Nigeria et depuis que je suis devenu président de l'Association des écrivains nigériens, en novembre 1990, j'ai eu la possibilité d'agir comme un intermédiaire crédible entre les auteurs et les éditeurs.

■ Ken SARO-WIWA

Texte paru in *African Book Publishing Record* (vol XXII, 4, 1996, p.257-260) publié avec l'aimable autorisation de Hans Zell, et traduit par Alain Ricard.